

Archives

1 juillet 2013

Bisses repetita

Guide-interprète du patrimoine, la Valaisanne Anne Carron-Bender s'est spécialisée dans les randonnées accompagnées autour des fameux systèmes d'irrigation qui ont façonné toute l'histoire de son canton.



«Le bisse n'est que l'aspect visible de tout un système complexe d'irrigation. Sans l'eau, sans les bisses, le Valais n'existerait pas.»

Celui qui prendra de l'eau du Bitailla sera amputé de la main.» Le Bitailla? Un des trois bisses du coteau d'Ayent, attesté depuis 1306 par un règlement qui savait se montrer impitoyable.

Les bisses, la Valaisanne Anne Carron-Bender a fini par en faire sa passion, puis sa profession. Agente de voyages d'abord, son amour de la course à pied, de la nature et de l'histoire la pousse à suivre une formation de guide-interprète du patrimoine, couronnée par un travail sur «les faces cachées du Torrent-Neuf», un bisse rénové du coteau de Savièse.

Sans se douter qu'elle entrerait dans un si vaste univers. «Le bisse n'est que l'aspect visible de tout un système complexe d'irrigation. Petit à petit, je me suis rendu compte qu'avec eux je mettais en valeur toute l'histoire du Valais, toute l'histoire de l'agriculture et de la viticulture.» C'est bien simple: «Sans l'eau, sans les bisses, le Valais n'existerait pas.» Des bisses qui racontent donc:

« comment le canton s'est construit ». Ce qui a réveillé chez Anne Carron-Bender un « grand respect pour nos ancêtres ». »

On pourrait s'imaginer que les bisses n'ont plus aujourd'hui de fonction que touristique, qu'ils ne servent plus qu'à singer l'authentique. A tort. Ceux que fait visiter Anne Carron-Bender, les

bisses des coteaux d'Ayent, de Savièse ou du Haut-Valais, ne se résument pas à des «tronçons joliment arrangés pour notre détente» mais représentent bien «un réseau encore utilisé actuellement pour amener de l'eau dans des jardins, ou pour nourrir des bêtes».

Sans les bisses, plus d'eau potable

Directeur du musée des bisses à Ayent, Armand Dussex rappelle, lui, que les bisses de Nendaz, par exemple, fortement mis en avant par la commune comme argument touristique, n'en irriguent pas moins les zones de framboisiers et d'abricotiers. Et de citer le sociologue Bernard Crettaz affirmant que «l'utilisation touristique du bisse amont a fait oublier le bisse aval, c'est-à-dire toute l'organisation sociale, la distribution de l'eau, qu'il y a derrière». C'est ainsi, aussi, que dans le Haut-Valais les gens «dépendent vraiment de l'eau des bisses. Sans bisses, plus d'eau potable, les champs ne peuvent pas être cultivés».





Le bisse de Savièse lors de sa construction en 1933. (photo: Charles Paris, Médiathèque Valais - Martigny)

Bref Anne Carron-Bender recherche des bisses qui soient «encore sauvages» mais où il y a «des renseignements à donner, des éléments intéressants d'un point de vue technique. «Si je trouve un marteau avertisseur qui tourne dans l'eau, je sais que je vais passer par là. Si je vois un répartiteur, je sais que je vais passer par là. Si je vois une maison de gardien, je sais que je vais passer par là, si je vois des techniques de construction mises en valeur, je vais passer par là pour pouvoir aborder le sujet.»

L'homme, comme on sait, ne vit pas que d'eau fraîche, et Anne Carron-Bender ne saurait donc se restreindre aux bisses. Elle entend maintenant élargir le concept de «patrimoine et randonnée» à la viticulture. Raconter «l'histoire du vignoble valaisan à partir du moment où le vin a commencé à être exporté jusqu'à aujourd'hui». Avec balades – et naturellement dégustation – dans les vignes. Mais cela est une autre aventure.

Prochaines randonnées:

Renseignements détaillés sur chaque excursion sur [le site du musée des bisses.](http://www.musee-des-bisses.ch/) (<http://www.musee-des-bisses.ch/>)

Inscriptions et informations: auprès de la guide Anne Carron-Bender,

au 079 213 40 73 ([phoneto:0792134073](tel:0792134073)).

ou par e-mail: justin.anne@netplus.ch

(<mailto:justin.anne@netplus.ch>).

A pied

Respirer un grand coup

Les balades durent environ six heures avec trois heures de marche effective sur un parcours de 10-12 kilomètres. Qui dit bisse dit pente douce, tout en sachant que certains tronçons peuvent être plus impressionnants que d'autres, avec quelques passages délicats, un chemin très étroit au bord du vide «où les gens doivent respirer profondément, où je dois parfois leur donner la main». L'existence de tels passages est annoncée dans les feuilles de course. «De toute façon, les communes qui s'en occupent sont tenues d'offrir un parcours parfaitement sûr. Et en cas de pluie ou de risques de chute de pierres, on n'y va pas.»

Origine

Une question vache

Quand Anne Carron-Bender demande à ses randonneurs ce qui a pu déclencher au XIVe siècle un boom dans la construction de bisses, ils sont surpris d'apprendre qu'une diminution de la population pourrait servir d'explication. **«Les gens vivaient alors d'agriculture – champs de céréales, petits élevages de moutons et de chèvres – mais la peste a soudain fait diminuer la population de 50%. Les terrains voués aux céréales se sont libérés, les paysans qui sont restés ont commencé, pour sortir de cette misère, l'élevage bovin, pour lequel il faut de l'eau.»** C'est ainsi qu'à travers les siècles l'évolution du nombre de bisses est liée à l'évolution de l'élevage bovin.

Une évolution tout de même «en dents de scie», rappelle Armand Dussex. Après la période d'intense construction au Moyen Age, une diminution est constatée «à partir de 1600 due au petit âge glaciaire», puis une reprise à la fin de ce petit âge et à nouveau une baisse au XXe siècle, «liée à la diminution de l'activité agricole en montagne». Enfin, aujourd'hui, une nouvelle reprise «avec l'extension de la vigne et des cultures, ainsi que l'intérêt touristique» qui ne débouche certes pas sur de nouvelles constructions de bisses, mais sur leur mise en valeur, leur rénovation et leur entretien.

sauvegarde

Gens du bisse

Armand Dussex, président du Musée valaisan des Bisses.

Tout bisse a son gardien. Qui s'inquiétera des arrêts d'eau, dus par exemple à des éboulements empêchant le précieux liquide d'arriver sur le coteau, se chargera aussi d'organiser les travaux de réparation. Contrôlera enfin la juste répartition, veillant, explique Anne Carron-Bender, «que chacun prenne l'eau à son tour». Cela pourra être, comme dans le Haut-Valais, en fonction de la surface de terrain dont chacun est propriétaire et qui donnera droit à tant d'heures d'utilisation «par exemple chaque trois semaines, de 9 heures à midi et demi». Ce court laps de temps devra «être exploité au maximum par le propriétaire pour arroser tous ses prés».

Un rôle longtemps exercé par des consortages, mais «comme le besoin agricole a diminué, nombre d'entre eux ont été dissous et remplacés par les communes», se désolerait presque Armand Dussex, qui rappelle que le système «a perduré pendant quatre-cinq siècles en traversant tous les régimes politiques». Et qu'il subsiste encore en quelques endroits comme Ayent où le gardien du bisse est payé par un consortage. A savoir «un ensemble d'hommes qui se sont rassemblés parce qu'ils avaient un intérêt commun: l'eau. Ils reçoivent le liquide et, en contrepartie, ils ont des corvées à effectuer, ils doivent fournir du travail pour entretenir le bisse.» On retrouve le même principe avec le consortage des alpages ou celui des forêts.

Auteur: Laurent Nicolet